

MAD (LE SOIR)

9.12.2020

- Aliénor Debrocq

arts

Les chants de la Terre

Chez Irène Laub, Lucile Bertrand donne à voir son récit du vivant : incontournable et envoûtant.

MARCHÉ DE L'ART

Elle était récemment présente à Enghien pour la biennale d'art contemporain (*Miroirs III - De terre et de ciel*) et à Saint-Gilles dans le cadre du parcours d'artistes, en collaboration avec le Musée d'Ixelles (*I feel really awake*). C'est à présent dans une galerie ixelloise qu'expose Lucile Bertrand (1960), plasticienne franco-belge sensible autant que protéiforme, dont l'œuvre creuse depuis vingt ans son sillon avec force, acuité et une grande cohérence. Ce premier « solo show » chez Irène Laub est d'une qualité muséale, placé sous la houlette de Georges Perec (*Espèces d'espaces*) et Vinciane Despret (*Habiteren oiseau*), explorant de multiples procédés narratifs et spatio-temporels pour donner à voir – et à entendre – le monde du sensible, des chants d'oiseaux en voie de disparition aux mélodies des Inuits, des parcours de migrants en fuite aux itinéraires d'écrivains.

Témoignages, faits d'actualité et récits littéraires : telle est l'abondante matière sur laquelle s'appuie l'artiste pour faire se rejoindre le particulier et l'universel. Territoires, frontières poreuses et sinueuses, parcours géographiques et intérieurs, débordements : voilà le fil rouge d'une démarche où se rencontrent esthétique et engage-

ment. Les sujets sont graves, actuels, souvent chargés émotionnellement, comme ces deux *Touristic Route / Survival Route* (2017) qui accueillent le visiteur dès l'entrée : l'artiste y a tracé sur des couvertures de survie le parcours clandestin de deux femmes traquées. L'une, juive, a quitté Vienne en 1938 et réussi à gagner la Suisse cinq ans plus tard au terme de 3.000 km à pied, de caches en camps de regroupement d'où elle a réussi à s'échapper ; l'autre a quitté le Honduras en 2014 pour rejoindre sa famille au Texas en passant par le Guatemala et le Mexique. Deux parcours de femmes déterminées à sauver leur peau : « *Je voulais faire le portrait en creux de ces personnes extraordinaires, à la fois singulières et emblématiques de notre actualité pleine de frontières, de passeurs, d'argent volé et de fils barbelés* », déclare Lucile Bertrand. Suture, le paysage en relief est jalonné d'un texte qui relate ces deux histoires. Un peu plus loin, le triptyque *The Invisibles* (2020) s'appuie quant à lui sur les rapports de grandes ONG pour établir le « paysage » éclaté des travailleurs de l'ombre qui peuplent la planète, exploités jusqu'à ce que mort s'ensuive, sans possibilité de faire valoir leurs droits fondamentaux...

LA CARTE ET LE TERRITOIRE

Comment appréhender un territoire différemment selon les conditions du voyage ? C'est la question posée par l'artiste dans un diptyque exposé précédemment à New York, qui montre un paysage de rocaïlle traversé par deux individus aux parcours antinomiques. D'un côté une jeune pianiste belgo-arménienne invitée à se produire à Ramallah, puis ralliant Jérusalem et Naples ; de l'autre, un travailleur

palestinien ayant quitté en cachette les territoires occupés pour Tel-Aviv, par nécessité financière (s'en aller gagner sa croûte, sans permis de travail, sur un chantier de construction). Dans les deux cas, le voyage est long, chaotique et dangereux : Lucile Bertrand en a récolté le récit, juxtaposé au paysage et au tracé, cette superposition donnant à l'ensemble une perspective biaisée. Là se déploie toute la richesse sémantique de l'artiste, dans les relations qui se créent entre les cartographies physiques et mentales d'exilés anonymes ou célèbres qui, tous, ont dû apprendre à se réinventer ailleurs. La série de dessins *Des routes et des mots* le montre bien, qui expose très simplement les parcours d'écrivains voyageurs ou exilés, de Marguerite Yourcenar à Marina Tsvetaieva. Traversées d'océans, de frontières, allers-retours depuis le pays d'origine, sorties volontaires ou forcées du « cadre » intime et géographique, voire linguistique...

À tout ceci s'ajoute une installation sonore qui rythme le parcours de façon aléatoire : *They used to sing* (2020) fait le dramatique constat de la disparition progressive de la diversité sonore émise par les êtres vivants. Lucile Bertrand a rassemblé un échantillon de ces musicalités, mises à la disposition au moyen de partitions à interpréter librement (*Chanter comme des oiseaux*, 2020) et par la diffusion croisée de trois bandes enregistrées.

ALIÉNOR DEBROQC

► Lucile Bertrand. *They used to sing*, Irène Laub Gallery, jusqu'au 19 décembre, du mardi au samedi de 11 à 18 heures ou sur rendez-vous, rue Van Eyck 29, 1050 Bruxelles, 02-647.55.16. www.irenelaubgallery.com



The Invisible (part two). © DR